

Les grandes étapes de la pensée économique

L'apparition et le développement de la pensée économique, en devenant une science économique, a permis d'isoler et d'appréhender au cours de l'histoire les faits économiques. L'histoire des faits économiques a donc grandement contribué à l'élaboration d'une pensée économique de plus en plus spécialisée et diversifiée.

C'est pourquoi il apparaît important de revenir sur les grandes étapes qui ont contribué à l'élaboration de la pensée économique, laquelle permet en retour de mieux saisir l'importance et la pertinence des faits économiques. **En effet, chaque étape de la pensée économique et chaque courant éclairent, à leur façon, des faits particuliers dans le flux innombrable et inépuisable des phénomènes économiques.**

On peut faire remonter la toute première idée d'une science économique à l'époque de l'antiquité grecque. En effet, l'origine du mot « économique » est grecque. Ainsi, selon Aristote (384-322 avant J.-C.), son objet est la connaissance et la formulation des lois (« nomos ») permettant une meilleure utilisation des biens de la maison (« oikos »), cette dernière étant considérée comme l'unité de production de la famille ou du clan. **La richesse est alors définie par l'abondance et l'utilité des biens.** Pour les penseurs grecs, et ce n'est pas anodin, l'économie doit être séparée de la politique.

Il faudra par la suite attendre les XVI^e et XVII^e siècles pour voir ressurgir la pensée économique avec le développement et le rayonnement de la **pensée mercantiliste**. Le mercantilisme est la doctrine économique qui prône le développement économique par l'enrichissement de l'État, et en particulier du souverain, par le truchement du commerce extérieur et de l'industrialisation.

Cette doctrine remonte au Moyen Âge et se développe avec la fin de la domination de l'Église dans l'organisation sociale. Le mercantilisme considère en particulier que **la richesse repose sur l'accumulation des métaux précieux**. Il faut donc développer une activité industrielle

essentiellement tournée vers l'exportation pour obtenir en échange l'or et l'argent qui représentent la richesse d'un pays. C'est à l'État de donner l'exemple en créant de grandes activités, par exemple les manufactures.

Les principales manufactures ont été mises en place, à la fin du XVII^e siècle, sous Colbert. Dès 1664 et 1665, de nombreuses manufactures sont fondées comme la manufacture des Gobelins et la manufacture des Glaces, qui deviendra plus tard Saint-Gobain. En 1669, Colbert crée un nouveau métier axé sur la qualité des produits : Inspecteur général des Manufactures.

La France fait déjà preuve d'un important interventionnisme étatique (contrôle de la production pour assurer la qualité des produits) dans le but d'exporter de nombreux produits de luxe, notamment en direction de l'Espagne. L'Espagne possède à l'époque une grande quantité d'or et contribue donc à l'enrichissement de la France. Le mercantilisme français est représenté par des hommes tels que Jean Bodin (1530-1596), Antoine de Montchrestien (1575-1621) et Jean-Baptiste Colbert (1619-1683).

Le mercantilisme débouche alors sur la période classique de la pensée économique avec l'apparition du **mouvement physiocrate**. Les physiocrates soutiennent qu'il existe un **ordre naturel** gouverné par des lois (physiocratie signifie « gouvernement de la nature »). **Le rôle des économistes est donc de comprendre et de révéler les lois de la nature telles qu'elles opèrent dans la société et dans l'économie afin de montrer comment ces lois aboutissent à la formation et la distribution des richesses.**

Les physiocrates considèrent que **seules la terre – et donc l'agriculture – sont créatrices de richesse**. La doctrine des physiocrates est un mélange de libéralisme économique et de « despotisme éclairé ». Elle s'ordonne autour de quatre grands thèmes : la nature, la liberté, la terre et l'État. Selon eux, l'État doit être gouverné par des propriétaires fonciers, la détention de la terre étant le ferment du patriotisme. Les physiocrates sont aussi hostiles à toute réglementation qui entrave l'activité économique. C'est à eux que l'on doit la célèbre formule « *laissez faire, laissez passer* ». En matière étatique, ils sont partisans de la monarchie absolue.

En opposition aux idées mercantilistes, les physiocrates considèrent que la richesse d'un pays consiste en la richesse de tous ses habitants et non pas seulement en celle de l'État. Cette richesse est formée de tous **les biens qui répondent à un besoin** et non des métaux précieux qu'il faudrait thésauriser. La richesse doit être produite par le travail. Plus précisément, la seule activité réellement productive est l'agriculture. En effet, la terre multiplie les biens : une graine semée produit plusieurs graines. Finalement, la terre

laisse un produit net encore appelé **surplus**. L'industrie et le commerce sont considérés comme des activités stériles car elles se contentent de transformer les matières premières produites par l'agriculture.

Mais, la physiocratie aura une existence assez brève, étant, dès 1776, éclipsée par l'émergence de la pensée classique et la parution des *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations* d'Adam Smith. Pourtant, le *Tableau Économique* (1758) de François Quesnay, principal représentant de la physiocratie, va connaître un réel succès. Pour la première fois en effet, l'économie est représentée sous forme de flux de biens et de services. Véritable ancêtre de la macroéconomie, cette représentation sera reprise et détaillée par tous les mouvements économiques postérieurs.

La pensée économique classique se développe tout au long du XVIII^e siècle, marquée notamment par le mathématicien suisse Daniel Bernoulli qui est le créateur, dès 1738, du concept fondamental d'utilité, puis par deux éminents Britanniques, Adam Smith et David Ricardo.

Les économistes classiques anglais cherchent à comprendre **la dynamique de la croissance** dans le contexte de la révolution industrielle naissante. Alors que, pour les mercantilistes, la richesse est identifiée à la richesse de l'État et que, pour les physiocrates, la richesse correspond à celle des habitants, les classiques vont se demander comment l'État peut s'enrichir sans appauvrir ses citoyens.

Ainsi, ils vont mettre en lumière le rôle du travail dans la création de la richesse (d'où la notion de « valeur travail ») tout en soulignant leur attachement au libéralisme économique et leur croyance dans la nécessité d'une forte accumulation du capital et d'une répartition judicieuse des revenus pour soutenir la croissance économique.

C'est à ce moment que s'impose le thème de **la croissance économique comme moteur de la richesse des nations**. Pour Adam Smith, le travail (et plus précisément la division du travail) est la source de la richesse des nations. Avec son ouvrage majeur *Des principes de l'économie politique et de l'impôt* publié en 1821, David Ricardo développe la notion de valeur travail introduite par Adam Smith pour montrer comment le travail se transforme en profit et en rente. Au XIX^e siècle, Karl Marx reprendra la théorie ricardienne de la valeur-travail pour forger sa théorie de l'exploitation, le surplus étant le résultat de l'exploitation du travail des prolétaires (propriétaire de leur seule force de travail) par la classe des capitalistes (propriétaire du capital).

Thomas Robert Malthus (1766-1834) est un économiste britannique de l'École classique, et également un pasteur anglican, surtout connu pour ses travaux sur les rapports entre les dynamiques de croissance de la population et la dynamique de la production des richesses. Prenant le contre-pied de l'analyse optimiste de Smith, il privilégie une perspective « *pessimiste* », en s'opposant totalement à l'idée smithienne d'un équilibre harmonieux et stable.

C'est donc à la fin du XVIII^e et début du XIX^e siècle que va apparaître la science économique moderne avec les travaux de l'économiste français Pierre Samuel du Pont de Nemours (1768) et de l'écossais McCulloch (1825). Dès cette période, ils imposent l'idée que la science économique est une science aussi certaine que toutes les autres sciences fondées sur les faits et l'expérience.

L'économie s'autonomise en tant que science objective et positive avec le développement du courant néoclassique.

L'École néoclassique naît de la « révolution marginaliste » dans les années 1870. Elle connaît avec Alfred Marshall (1842-1924) et Arthur Cecil Pigou (1877-1959) une forte influence et deviendra la principale école de pensée au début des années cinquante. Les œuvres fondatrices du courant néoclassique sont : Carl Menger, *Principes d'économie* (Vienne, 1871) ; William Stanley Jevons, *Théorie de l'économie politique* (Manchester, 1871) ; et Léon Walras, *Éléments d'économie politique pure* (Lausanne, 1874). Utilisant les mathématiques comme nouvelle approche de l'économie, l'économie néoclassique se fonde sur **quatre postulats** au cœur de la théorie de l'équilibre général :

1. Les phénomènes économiques peuvent et doivent être étudiés à l'aide des mêmes méthodes que les phénomènes physiques ;
2. Les agents sont rationnels, leurs préférences peuvent être identifiées et quantifiées ;
3. Les agents cherchent à maximiser l'utilité des biens consommés, tandis que les entreprises cherchent à maximiser leur profit ;
4. Les agents agissent chacun indépendamment, à partir d'une information complète et pertinente.

Par la suite, la pensée économique va se diversifier au XX^e siècle, notamment suite aux travaux de Keynes, et au renouveau de la pensée néoclassique en réponse aux théories keynésiennes. John Maynard Keynes (1883-1946) est reconnu comme le fondateur de la macroéconomie, pour

qui les marchés ne s'équilibrent pas automatiquement, ce qui justifierait le recours à des politiques économiques conjoncturelles (politique monétaire et politique budgétaire).

L'œuvre de Keynes va bouleverser le courant néoclassique. En effet, tout le courant néoclassique sera traversé par une opposition entre les économistes qui sont davantage keynésiens et proches du social-libéralisme et les économistes plus proches du libéralisme classique dont l'influence grandira dans les années soixante-dix avec notamment : les néo-walrasiens (Arrow, Debreu), l'École des choix publics (Buchanan, Tullock), les Nouveaux classiques (Lucas et Prescott), l'École de Chicago (Stigler, Becker) ou encore les monétaristes (Friedman). Les néoclassiques, qui ont écrit pour répondre aux critiques keynésiennes, sont aussi appelés « néolibéraux ».

On assiste plus récemment à une plus grande diversification des courants économiques, notamment grâce à l'application de nouvelles approches techniques :

- l'économie quantitative, comme l'économétrie, utilisant des techniques de modélisation dérivées des sciences physiques ;
- l'économie expérimentale appliquée notamment à la microéconomie ;
- l'économie comportementale, née notamment de l'étude des anomalies des marchés financiers et des facteurs psychosociologiques qui les causent ;
- dans le même ordre d'idées, la socioéconomie et la neuro-économie, issues des croisements entre l'économie, la sociologie et les sciences cognitives.

Enfin, l'essor des sciences de gestion (management, marketing, théorie des organisations, gestion des ressources humaines, technologies de l'information) a transformé l'économie, en aboutissant en particulier à l'économie de la connaissance, laquelle place le savoir, la compétence et l'information comme facteurs essentiels de production et de développement, en plus des trois facteurs « classiques » : ressources naturelles, travail et capital.

Comme on peut ainsi le constater, la science économique, même si elle est d'inspiration récente, a, comme toutes les sciences, connu un foisonnement ininterrompu depuis les siècles, ce qui explique qu'il est bien souvent difficile d'y voir clair pour le néophyte ou l'amateur même éclairé et intéressé.

Les faits économiques selon les grands auteurs

La réalité existe en fonction de ce que l'on perçoit d'elle.

Ainsi, les faits économiques sont inséparables de la vision qu'en ont eue les grands auteurs. Les plus grands économistes se sont distingués par une remarquable analyse et compréhension des faits qu'ils prenaient soin d'observer.

Parmi tous les innombrables auteurs qui ont marqué le développement du savoir en économie, il y a quelques grandes figures qui ont contribué à poser les principes fondamentaux en économie et dont l'influence sur les débats contemporains est toujours vivace. Comme il est impossible de faire figurer tous les auteurs les plus significatifs – ce qui serait l'objet d'un manuel d'histoire de la pensée économique –, nous avons procédé à une cruelle (mais inévitable) sélection mais qui nous paraît correspondre à notre éclairage privilégié dans ce manuel.

Adam Smith (1723-1790)

Adam Smith est un auteur incontournable. Toute la théorie moderne de la croissance du XX^e siècle reprend ses idées pour les formaliser. Quelles sont ses idées, novatrices pour son époque ?

Pour Smith, **l'échange est à la base de la richesse des nations**. C'est le message essentiel de celui qui est considéré (avec Turgot) comme le père de la science économique. Durant la révolution industrielle anglaise, l'organisation du travail en atelier et le machinisme ont permis de diviser le travail, ce qui a été source d'efficacité productive. Avec la division du travail, chacun dépend des autres, puisque la production est partagée en un grand nombre d'individus au lieu d'être complètement assumée par un artisan isolé. Du même coup, l'espace des échanges s'élargit aussi, stimulant la croissance.

La généralisation et l'élargissement de l'échange ne débouchent pas sur le désordre. Car le marché va coordonner l'activité et les décisions de centaines de producteurs et consommateurs dont chacun a ses moyens et ses préférences. Toute pénurie engendre une hausse des prix, qui attire les producteurs à la recherche des occasions de profits. Tout excès diminue les prix, et fait fuir les producteurs.

Symétriquement les consommateurs délaissent les produits trop chers – ce qui détend les prix – et se tournent vers des produits bon marché – ce qui les pousse à la hausse. Ce jeu de rééquilibrage est sans cesse renouvelé: c'est la régulation du marché, qualifiée de « main invisible » par Smith. « Main invisible » car personne en particulier ne tire les ficelles de cette fine horlogerie économique: c'est tout le monde à la fois qui agit sur le marché mais personne en particulier.

À la question cruciale de la valeur, Adam Smith a proposé trois réponses possibles qui font la complexité de sa théorie de la valeur. La première réponse, la plus souvent évoquée (notamment par Ricardo, puis par Marx) à la question « *qu'est-ce qui fait la valeur d'un bien* » : c'est le nombre d'heures de travail qui ont été nécessaires à sa production. La valeur « *travail incorporé* » est ici objective, elle ne se discute pas et s'impose à tous.

La deuxième réponse introduit la possibilité d'un calcul subjectif: c'est le « *travail épargné* ». Je suis prêt à payer un produit parce qu'il me semble que je n'ai aucun intérêt à le faire moi-même. L'appréciation est subjective: suis-je en mesure de réaliser moi-même à moindre coût de travail ce que quelqu'un d'autre me propose?

La troisième réponse, celle du « *travail échangé* », implique un double calcul subjectif: combien d'heures de mon propre travail devrai-je donner pour me procurer le travail de l'autre? Il y a une comparaison personnelle entre ce que je donne et ce que je reçois. Les deux échangistes font le même calcul jusqu'à s'accorder sur un prix. Seule cette dernière réponse est cohérente avec la théorie de l'échange et du marché.

Dans la théorie smithienne de l'échange, c'est bien l'intérêt personnel qui guide nos décisions. Pourtant, ce même intérêt nous pousse à entrer dans le jeu social et à répondre aux besoins et aux aspirations des autres. C'est un intérêt personnel qui conduit à nous ouvrir à l'autre comme l'illustre la fameuse parabole du boulanger.

Turgot (1727-1781)

Turgot partage sans doute avec Adam Smith la paternité de la science économique. Contemporains, les deux hommes n'ont cessé de correspondre et de s'influencer mutuellement. À cette époque, la rencontre des initiatives privées et le jeu des contrats nécessaires au fonctionnement des marchés sont entravés par des barrières externes et internes. Il faut donc dégager la vie économique du cadre national dans lequel le mercantilisme l'a enfermé, faisant de l'économie, de la monnaie et de l'échange une affaire d'État.

À cette époque, les nations prospères sont celles qui, comme l'Angleterre, commercent à longue distance, et non celles qui, comme l'Espagne, ferment leurs frontières pour veiller à conserver leur or ou leur argent.

C'est pourquoi Turgot plaide pour limiter les entraves aux échanges dans un pays fortement dominé par le mercantilisme et le protectionnisme. Turgot sera ainsi nommé ministre des finances pour établir le libre-échange dans le domaine du grain (l'édit sur les grains de 1774 qui supprime les barrières internes). Il va aussi combattre les corporations de métiers. Au prétexte de canaliser ou de modérer les initiatives privées marchandes, les corporations (jurandes), les ligues et les associations de toutes sortes se constituent en France dans le but de fermer les professions, freinant ou bloquant toute innovation réelle.

L'édit de 1776, prononçant la dissolution de ces « corps », causera la disgrâce de Turgot : la ligue des privilégiés et des protégés du Roi l'a emporté. Turgot était sans doute trop libéral face à un roi très interventionniste et une monarchie bien trop conservatrice.

Par la politique économique libérale qu'il a imposée à Louis XVI, Turgot s'est attiré les sympathies de tous ceux qui s'opposaient à la monarchie absolue au nom de la liberté : Voltaire et les Physiocrates l'ont admiré. Pourtant, mis à part le « laissez-faire », rien n'est plus étranger à l'esprit de Turgot que la Physiocratie.

Tout d'abord, les disciples du docteur Quesnay pensaient que la richesse des nations tenait à l'agriculture, tandis que commerce et industrie étaient « stériles ». Ensuite, s'ils étaient hostiles à l'intervention de l'État, c'était parce qu'ils croyaient à un ordre naturel économique. **Turgot, pour sa part, voyait dans l'économie une expression du génie créateur de l'être humain, et une harmonie sociale résultant des échanges sur un libre marché.**